OCT - 2

Tells of '61 'Contract' To Kill JFK

PARIS (AP) — The newspaper L'Aurore today published an account of a former French resident of Algeria who said that in 1961 he had been hired to kill President Kennedy but had withdrawn from the assignment at the last moment.

The newspaper said Jose Luis Romero, who now lives in South America, had signed a contract with a French book publisher for the story of his life.

The article, written by Philippe Bernert and Camille Gilles, quoted Romero as saying the attempt on Kennedy's life was to have been made during the President's visit to France to talk with Gen. de Gaulle.

Romero said that in Algiers he had been offered $460,000 through a man identified only as "Mike" who "visibly worked for certain secret services of the U. S."

He said that after he had gone to Paris he had become worried. He checked with the Secret Army Organization in Algeria and got orders to pull out of the deal.

The Secret Army Organization fought de Gaulle on independence for Algeria.

Prix du numéro à l'étranger : Belgique, 6 F ; Espagne, 12 peset. ; Iles Canaries, 15 peset. ; Italie, 150 lires ;

100 R. DE RICHELIEU PARIS 2e - 073.65.00 - 742.81.54 - FONDATEUR ROBERT LAZURICK

L'AURORE

70 CENTIMES LUNDI 2 OCTOBRE 1972 N° 8.735 31e ANNÉE

EXCLUSIF

CET HOMME QUI DEVAIT TUER KENNEDY A PARIS

☆

Voir en dernière page l'article de Philippe BERNERT

L'AURORE

16 a

Lundi 2 octobre 1972

C'est l'extraordinaire confession faite en exclusivité à Camille Gilles par un ancien officier du 1er REP ex-chef des commandos Delta de l'O.A.S. et qui pratique maintenant l'élevage en Amérique du Sud

LE FRANÇAIS QUI DEVAIT TUER KENNEDY

((MUNI d'un fusil à lunette infrarouge, je devais rater le général de Gaulle et tuer le président Kennedy. Ceci, très exactement, le 31 mai 1961, lors de la visite officielle de Kennedy en France. L'attentat devait se dérouler rue de Rivoli ou, de préférence, sur les Champs-Elysées. Je n'avais pas vraiment besoin de l'infrarouge. On me considérait comme l'un des meilleurs tireurs de l'armée

française.

L'homme qui fait cette révélation fantastique, susceptible de bouleverser toute une page d'histoire contemporaine, de remettre en question le fameux rapport Warren et de faire rebondir l'enquête sur un éventuel complot contre Kennedy, dans l'attentat de Dallas, cet homme s'appelle José Luis Romero.

Neuf ans après l'assassinat de Kennedy, Romero se décide à parler. Quittant son hacienda, quelque part en Amérique du Sud, il est venu à Paris, entre deux avions, signer un contrat exclusif avec Marcel Jullian, P.D.-G. des éditions Plon et Julliard. Cela se passait samedi après-midi. Dans le jardin d'été de la maison Plon, éditrice des « Mémoires » du général de Gaulle, cet ancien tueur des commandos Delta, pendant la guerre d'Algérie, a commencé à dicter son extraordinaire confession à mon confrère Camille Gilles, grand reporter d'origine pied noir, romancier du drame algérien (« **Où sont les roses de Fouka ?** »).

C'est en travaillant à son nouveau livre sur la douzaine de tueurs regroupés, au sein de l'O.A.S., autour du célèbre Jésus de Bab-el-Oued (« **Jésus et ses apôtres** »), que Camille Gilles établit le contact avec José Luis Romero et découvrit toute l'histoire d'un premier complot secret contre Kennedy.

Au cœur de l'affaire : Romero. Un grand gaillard d'un mètre 87, monumental, des yeux très noirs, le corps recouvert de tatouages et criblé de cicatrices (les éclats d'une mine viet en Indochine). Un colosse dont les cheveux, aujourd'hui, sont entièrement blancs. « **Fin 1963, quelques semaines après avoir appris le meurtre de Kennedy à Dallas, je me suis réveillé un matin avec les cheveux que vous me voyez. Ma moustache était blanche, le moindre poil de mon corps était devenu blanc.** »

C'est pourtant cet homme-là qui, deux ans et demi plus tôt, avait accepté de tuer Kennedy, « **pour l'argent et pour l'aventure** ». On lui avait offert deux cents millions anciens.

Mais qui est Romero ? Né à Madrid en 1926, fils d'un révolutionnaire traqué par les franquistes, il se réfugie avec sa famille en France, passe deux ans au camp d'Argelès, près de Perpignan, fait le maquis avec son père, dirigeant de F.T.P., quitte la métropole pour Oran où son père, cordonnier, se met à fabriquer des espadrilles.

A 20 ans, José Luis s'engage dans la légion, se bat en Indochine, puis en Algérie. Après avoir servi au 2e B.E.P., il devient l'un des meilleurs officier du 1er R.E.P., sous les ordres de Dufour, Sergent, Denoix de Saint-Marc. Il se trouve parmi les responsables du bouclage de la Casbah. Et c'est, vers 1958, que le lieutenant Romero noue, avec un conseiller du consulat américain d'Alger, une amitié faite de confiance et d'estime mutuelle.

Mystérieux Mike

L'Américain, que nous appellerons Mike, du nom de code qu'il se donnait, travaille visiblement pour certains services secrets U.S. Mais en même temps, il se montre très compréhensif envers les éléments « Algérie française » de notre armée. Il dira même un jour à José Luis, qu'il appelle « Georges » :

« **Je connais certains financiers U.S. qui ne seraient pas mécontents de placer leur argent en Algérie. Mais dans une Algérie française ou indépendante, à prédominance européenne.** »

Bref, comme le lieutenant Romero, Mike se montre violemment antigaulliste et anticommuniste. Et lorsque se produit la révolte d'une partie de l'armée, lorsque se constitue l'O.A.S., Mike conserve ses contacts avec

Par Philippe BERNERT

Romero, lui livre renseignements, faux passeports, argent, armes, explosifs.

A cette époque, Romero, qui a rallié les commandos Delta, n'est plus qu'un clandestin circulant en tricot de corps grenat, masquant ses tatouages, pantalon de toile clair et savates de basket, chaussure idéale de tous les Delta, puisque permettant de courir, fuir, sauter un mur, sans glisser et s'étaler.

C'est dans cet équipage que José Luis Romero se rend, par une soirée de mai 1961, au rendez-vous que lui a fixé son ami Mike dans un restaurant vietnamien d'Alger, à la Madrague, en bordure de mer. Tout commence ce soir-là. Voici comment Romero l'a raconté samedi à celui qui doit écrire l'histoire de son incroyable mission, le journaliste Camille Gilles :

« **Mike devait m'apporter de faux passeports pour permettre à certains de nos hommes de rejoindre le capitaine Sergent, chef de l'O.A.S. Métropole. J'avais laissé devant la porte du restaurant, mes deux gardes du corps. Et moi-même, sous la serviette de bain posée sur une chaise, j'avais glissé mon Luger.**

« **Au bout d'un moment, deux hommes entrent et, sans hésiter une seconde, se dirigent vers moi et s'installent à ma table. A leur démarche typique comme s'ils évitaient d'écraser des œufs, et avec leurs chapeaux noirs à large ruban de crêpe, ils ressemblaient furieusement à des Yankees. Ils venaient, me dirent-ils, de la part de Mike.**

« **Ils me tendirent d'ailleurs les passeports promis par Mike en ajoutant une enveloppe pleine de billets de banque. Pour l'O.A.S. Nous dînâmes ensemble. Puis, à la fin du repas, le plus grand des deux, celui qui parlait surtout, l'autre se contentant de remarques monosyllabiques, me dit soudain :**

« **J'ai à vous parler sérieusement. Je vous demanderai donc de bien vouloir renvoyer les deux gorilles qui vous attendent dehors. Nous allons faire un tour en voiture, et je vous expliquerai tout.**

Un étrange « contrat »

« **Je n'avais aucune raison de me méfier des amis de Mike. J'ai donc accepté. Et un peu plus tard, arrêtant la voiture dans la forêt de Sidi Ferruch, le porte-parole des deux Américains me proposa le « contrat » suivant : le 31 mai, le président Kennedy se trouverait à Paris, en visite officielle. Il s'agit de feindre un attentat contre de Gaulle (phénomène presque classique dans la conjoncture actuelle : insurrection en Algérie, procès des généraux Challe et Zeller à Paris) et de tuer « accidentellement » Kennedy, au moment où ce dernier serait placé à côté du président de la République française.**

« **Mes interlocuteurs savaient très bien à qui ils s'adressaient. Ils connaissaient par cœur, semble-t-il, mes notes de tireur d'élite, faisant mouche 98 coups sur cent. Ils me proposèrent deux cents millions. La moitié tout de suite, le reste une fois l'affaire faite.**

« **— Mais il faut vous décider tout de suite. Vous laissez tomber tout le reste. Vous partez avec nous.**

« **J'ai accepté. Ils m'ont aussitôt conduit jusqu'au petit port de Bou-Haroun, près de Castiglione. Là, ils m'ont donné un passeport suisse au nom de Broeger, délivré le 20 avril 1961 par le canton de Genève. Puis ils m'ont installé à bord d'un chalutier français qui appareilla la nuit même. La mer était dure, et j'ai souffert, à fond de cale, sur mon matelas pneumatique. Toute la nuit, le bateau a résonné de coups de marteau. Le lendemain, nous abordâmes le petit port espagnol d'Andraix di Porto.**

« **Curieusement, le chalutier n'était plus français, mais battait pavillon espagnol, avec un numéro d'inscription maritime espagnol. Sur les quais nous attendait**

Le 31 mai 1961, du haut d'un appartement de la rue de Rivoli ou des Champs-Elysées, l'ex-lieutenant Romero, de l'O.A.S., devait abattre le président Kennedy en feignant de viser le général de Gaulle. On aurait mis l'attentat sur le compte d'une tragique erreur, due aux problèmes intérieurs de la France. Et personne n'aurait songé à rechercher les véritables instigateurs du complot : des Américains.

une Seat, voiture de marque espagnole. Nous fîmes un long trajet de trois heures, qui me parut durer des siècles. Alors que, je l'ai su par la suite, la villa où l'on me conduisit se trouvait à une vingtaine de kilomètres d'Andraix.

« Dans la villa, je pus me doucher, me raser et changer de vêtements. Car je trouvais chemise, costume et chaussures à ma taille. J'abandonnais donc mes espadrilles, mon vieux pantalon et mon polo. Mes nouveaux vêtements ne portaient pas la moindre marque d'origine.

« Dans cette villa, je revis également mon cher Mike, pour la dernière fois d'ailleurs. Le diplomate qui nous avait si puissamment aidés en Algérie m'accueillit avec effusion.

« Je savais que tu viendrais ! » me dit-il.

« Mike acheva de me transformer en citoyen helvétique en me donnant un permis de conduire au nom de Broeger, la carte d'un club privé de Genève, le numéro de mon compte en banque à Lausanne où l'on avait déjà versé, à mon nom, une « provision » de cinquante millions anciens. En marks ouest-allemands. Parce que j'allais être intégralement payé en marks.

« Et pour commencer, m'annonça Mike, nous allons te donner tes premiers cinquante millions en viatique, pour le voyage.

Prélude à Dallas

« Il me tendit une ceinture que je bouclai autour de ma taille, avec les marks en coupures à l'intérieur. C'est ainsi que j'entamai mon périple, me rendant d'abord à Genève où m'attendait une voiture qui me conduisit à Lausanne. La seconde partie de l'à-valoir se trouvait bien à mon compte. Je retirai l'argent et, prudent, le fis mettre sur un nouveau compte. Le 30 mai, au soir, j'étais à Paris.

« En taxi, je me rendis directement dans un café des Champs-Elysées, « Le Paris ». Là, un contact me remit un plan que je possède encore et qui se trouve, à l'heure actuelle, en lieu sûr. Le plan de l'opération. Trois possibilités m'étaient ouvertes. Ou bien tirer sur Kennedy du haut d'appartements placés rue de Rivoli, sur le trajet que devait emprunter le président U.S. Il y avait l'adresse de deux logements, avec le nom des personnes les occupant de vieilles gens n'ayant pas la moindre famille, et qu'il suffisait d'enfermer dans une pièce avant de passer à l'action du haut de la fenêtre.

« Ou bien faire la même tentative du côté de l'Etoile, au moment où les deux présidents descendraient de voiture pour se rendre sur la tombe du soldat inconnu. Là encore, un appartement surélevé — l'avant-dernier étage — et bien en situation, était prévu. La même tactique que celle utilisée par Oswald à Dallas deux ans plus tard...

« L'arme dont je devais me servir, une carabine Remington 280 à lunette infrarouge, se trouvait dans une mallette déposée à la consigne de la gare du Nord. Je n'avais pas la clé de ce coffre. Pour l'obtenir, je devais me rendre dans la salle des pas perdus de la gare, près d'un certain kiosque à journaux. Là, un homme me remettrait la clé.

« A moi de choisir l'endroit où l'attentat se produirait. De toute façon, mes contacts m'assuraient une fuite discrète. Des voitures m'attendraient à proximité, en des lieux dégagés, pour me permettre de m'éclipser.

« Je ne sais pourquoi, me rendant à mon hôtel, sur les Champs-Elysées, pour coordonner toutes mes pensées et impressions, j'éprouvai soudain un malaise. Je compris l'idée terriblement astucieuse de mes employeurs. Le meurtre « accidentel » de Kennedy devait être mis sur le dos de l'O.A.S. ayant décidé la mort de de Gaulle. Ainsi brouillait-on les pistes.

« Je me suis dit aussi que ce petit groupe d'Américains m'avait choisi en fonction non seulement de ma personnalité de rebelle à l'autorité gaulliste, mais également de baroudeur un peu « timbré », comme on aurait dit, sans doute, en cas de capture. J'avais été trépané en Indochine, à la suite d'une grave blessure de guerre, l'explosion de la fameuse mine. Si, devant des policiers et des magistrats, j'avais parlé d'un complot US contre Kennedy, on aurait conclu : « Cet homme ne sait pas ce qu'il dit. »

Alger intervient

« Et puis, comme si j'avais pressenti le destin d'Oswald, qui fut abattu 24 heures après avoir tué Kennedy à Dallas, je me suis dit : « C'est trop énorme. On ne me laissera pas vivant après l'exécution de ma mission. On me fera disparaître. » En tout cas, j'étais suffisamment inquiet pour me décider à demander conseil à mes chefs de l'O.A.S., et notamment à mon colonel.

« Depuis mon hôtel, je téléphonai à Alger. Carrément, en clair, je m'expliquai avec l'état-major de l'O.A.S. Mon colonel me répondit : « Je te rappelle dans une demi-heure. Surtout, ne bouge pas ! » Une demi-heure plus tard, l'ordre tomba d'Alger. Ne pas toucher à cette histoire. Laisser les Américains se dé-

brouiller entre eux. Cette affaire risque de nous retomber sur la tête ! Je puis me tromper, mais je pense que Salan lui-même a été consulté sur cette affaire et qu'en dernier ressort c'est lui qui a décidé. L'O.A.S. a sauvé Kennedy ce jour-là.

« Mon problème commençait. Car, depuis que j'avais quitté le restaurant vietnamien de La Madrague, près d'Alger, je me sentais suivi, à la fois protégé et surveillé. Comment échapper maintenant à mes employeurs ? La meilleure façon, c'était de faire semblant de poursuivre ma mission. Prenant le métro à George-V, je me rendis tranquillement à la gare du Nord. Là, je me rapprochai du kiosque servant de lieu de rendez-vous et, m'adressant à la marchande de journaux, je demandai à haute voix le chemin des lavabos.

Stop

« De façon à inciter mon contact, et aussi ceux qui me suivaient, à m'attendre près du kiosque. Je pris effectivement la direction des toilettes mais, connaissant la gare comme ma poche, j'en profitai pour sortir et me mis à piquer un cent mètres mémorable. Puis, estimant avoir semé tout le monde, je me retrouvai porte d'Italie. Pas question de rentrer à l'hôtel. Avec ma ceinture bourrée de marks, je fis du stop. Un routier me conduisit à Nice. Avec mon passeport suisse, je passai en Italie d'abord, puis je me rendis à Lausanne.

« Là, sans commettre l'imprudence de me rendre en personne à la banque, je demandai le transfert de mon compte dans une autre succursale. Là, je priai la banque de changer mes marks en dollars. Avec mon petit magot, je retournai à Rome. Toujours angoissé à l'idée d'être poursuivi par les amis de Mike, je finis par m'engager dans un groupe de mercenaires partant pour le Congo. En partant de Gênes, nous fîmes le voyage à fond de cale.

« Sincèrement, ce n'est pas au Congo, au milieu des combats, qu'on allait me retrouver. Je crois que j'ai trouvé la meilleure cachette. Puis, l'affaire du Congo terminée, j'ai pris le chemin de l'Amérique du Sud. Avec l'argent de Mike, cet argent qui devait payer l'assassinat de Kennedy, je me suis finalement installé là-bas, dans une hacienda, où je vis heureux en élevant des taureaux.

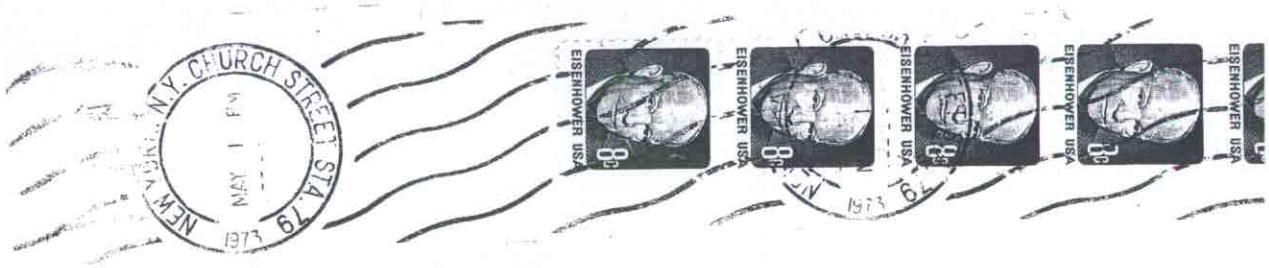
« Cette aventure peut paraître folle. Je sais ce qu'elle implique. C'est que, dès 1961, des hommes cherchaient à éliminer Kennedy par la violence, et par un tueur interposé. Peut-être les mêmes hommes ont-ils recommencé, deux ans plus tard, avec Oswald, l'opération que j'ai laissé tomber au beau milieu. Pourquoi j'ai attendu si longtemps avant de parler ? Parce que des amis m'ont dit que le moment était venu d'expliquer certaines choses, parce que mes anciens chefs de l'O.A.S. m'ont donné le feu vert, parce que j'ai trouvé en Camille Gilles un journaliste qui méritait d'écrire cette histoire.

« On me demandera sans doute de prouver ce que j'avance. Mes preuves existent, ceux qui m'ont contacté naguère le savent. Ces preuves sont en lieu sûr entre les mains d'un homme de loi de Genève : des lettres échangées avec Mike, le diplomate américain, les trois passeports qui me furent donnés, les adresses des appartements parisiens qui devaient servir, les noms de leurs occupants, le plan remis par les conjurés, le petit carnet officiel qu'ils me confièrent aussi, et contenant toutes les indications sur le « timing » du voyage de Kennedy.

« Je ne parle pas pour gagner de l'argent. Je suis riche et tranquille. Je vis à cheval au milieu des troupeaux. Pour moi, l'aventure est finie. Mais il arrive toujours le moment de la vérité. Il y a certaines choses que l'on ne peut éternellement garder pour soi... »

Samedi soir, l'ex-lieutenant Romero a regagné l'Amérique du Sud. Avec son biographe, Camille Gilles, et son éditeur, Marcel Jullian, il correspondra par « bandes magnétiques ». Grâce aux révélations de cet aventurier solitaire, en retrouvant Mike et ses amis à la faveur de son témoignage, percera-t-on enfin les ténèbres qui entourent la mort de Kennedy à Dallas ? L'attentat manqué de Paris n'était-il qu'une répétition générale de la tragédie qui a secoué le monde ?

Copyright by Philippe Bernert and Camille Gilles



Rec'd 5/4/73

Harold Weissberg,
Route #8,
Frederick, Md. 21701